LES BÊTES PENSENT-ELLES?

Depuis que Darwin et son école, outrepassant la pensée de Lamarck, ont vulgarisé la théorie de l'évolution à outrance, les tenants de ce système ont cherché à établir l'identité de nature entre ce qu'ils appellent l'instinct des animaux et l'intelligence de l'homme.

On sait que, pour les évolutionnistes matérialistes, la vie aurait surgi spontanément et fortuitement du jeu des forces et agents inorganiques, sous forme d'organismes microscopiques et unicellulaires qui, se perfectionnant et se développant de génération en génération par degrés insensibles, auraient produit peu à peu, avec le concours de myriades de siècles, les innombrables espèces végétales et animales qui ont vécu ou vivent sur le globe, l'homme compris. L'instinct, rudimentaire chez les animaux tout à fait inférieurs, s'élargit et s'accroît à proportion du perfectionnement des organismes ; en sorte que l'intelligence de l'homme, la raison, ne serait qu'un stade plus élevé de l'instinct des représentants du plus haut degré de l'échelle zoologique.

En un mot, entre la psychologie humaine et la psychologie animale, il n'y aurait pas de différence de nature, d'essence, mais seulement une différence de degré.

L'école matérialiste, en admettant cette thèse, est logique, conséquente avec elle-même. Mais ce qui est plus étonnant, c'est la persistance, chez des écrivains spiritualistes et antitransformistes, voire catholiques, à soutenir la même thèse, à vouloir absolument que les agissements des animaux proviennent, dans une mesure moindre, des mêmes opérations psychiques que ceux de l'homme.

Nous ne parlerons pas ici d'un célèbre écrivain anglais du nom de G. J. Romanes, partisan résolu des théories darwiniennes, et

qui a consacré deux volumes in-8° à réunir une foule de traits, d'anecdotes, d'historiettes plus ou moins ingénieuses, en tout cas curieuses, relevées successivement dans toutes les classes de la série zoologique, et qu'il a ingénument intitulés : *L'Intelligence des animaux* [1].

Moins systématique est un autre auteur anglais, Sir John Lubbock, qui a publié un volume sur *Les Sens et l'Instinct chez les animaux* [2]. On voit déjà qu'il n'est pas question de l'*intelligence*, mais seulement des sens et de l'instinct. Cependant, quand il arrive au chien, chapitre XIV, il met bravement le chapitre sous cette rubrique : *Sur l'intelligence du chien.* Toutefois cette soi-disant intelligence ne lui paraît pas d'ores et déjà certaine ; car il s'exprime ainsi :

> Beaucoup de personnes me paraissent avoir, sur l'intelligence du chien, deux opinions tout à fait opposées et contradictoires. J'entends souvent dire, par exemple, que le chien est très intelligent et très ingénieux. Mais lorsque je demande si un chien sait que deux et deux font quatre, ce qui est un calcul arithmétique très simple, on exprime généralement des doutes sérieux.

Et le baronnet Sir John Lubbock va se livrer à des expériences pour voir si, à force de soins et de patience, il pourra arriver à faire distinguer par son chien Van la valeur de certains signes et arriver à le faire ainsi compter jusqu'à quatre.

Tout est là, en effet ; et si le chien Van avait pu être élevé jusqu'à la perception de cette numération rudimen aire, on n'aurait pu lui refuser un embryon de véritable intelligence. Nous en verrons plus loin la raison.

Donc, au moyen de cartons différemment coloriés ou portant certains caractères représentant des mots très simples, comme *food*, *bone*, *water*, etc., ou les premiers chiffres de la numération,

1 — Traduction française, 1887 ; Paris, Alcan.
2 — Ibid, 1891 ; Paris, Alcan.

l'expérimentateur essaya de dresser son chien à distinguer les différents cartons, et il y parvint en effet, ce qui est parfaitement explicable par les procédés habituels de dressage, surtout moyennant des exercices répétés tous les jours avec une patience inlassable et pendant plusieurs mois. Mais quant à amener Van à discerner les chiffres en eux-mêmes, Sir John Lubbock ne put jamais y parvenir.

A ma grande surprise *(sic)*, dit-il, je n'obtins aucun succès, et je ne pus en aucune façon faire comprendre à Van ce que j'attendais de lui.

A cela rien d'étonnant ; et pour un esprit moins prévenu, l'issue était facile à prévoir. Mais, avec une sincérité, une bonne foi d'ailleurs parfaite, Sir John Lubbock exprime en ces termes sa déconvenue :

Je fus d'autant plus désappointé que, si j'avais réussi, mon plan m'aurait permis de faire des recherches nouvelles et intéressantes.

Je le crois bien, certes ! En effet, si les expériences faites sur Van avaient réussi ; si cet humble caniche avait pu discerner que les signes F O O D, tracés sur le carton qu'accompagnait du pain trempé dans du lait, avaient la signification abstraite de nourriture ; si, mis en si bonne voie, il avait pu saisir la signification non moins abstraite des chiffres 1, 2, 3 ; ce chien-prodige eût été en effet véritablement intelligent ; et l'honorable baronnet aurait pu se livrer à des recherches d'autant plus « nouvelles et intéressantes » qu'elles l'eussent amené peu à peu à développer cette intelligence en germe, et à faire de Van un être pensant et doué de raison.

Il se console, non sans quelque amertume, de son désappointement, par cette considération que

dans un cas de ce genre, on n'a pas cependant à désirer un résultat plutôt qu'un autre, le but de toutes ces expériences étant la découverte de la vérité ; aussi le résultat négatif, ajoute-t-il, est ici très intéressant.

Néanmoins il n'est pas entièrement convaincu de ce résultat négatif, et ne dissimule pas son espoir de voir d'autres expérimentateurs, plus heureux que lui, obtenir des effets auxquels il n'a pu atteindre. Il ajoute :

Je ne regarde pas pourtant ce résultat comme définitif et je suis heureux de voir recommencer ces expériences. Si elles donnaient les mêmes résultats, elles prouveraient que les chiens associent difficilement des idées, même extrêmement simples [1].

Et, en effèt, les chiens, comme tous les autres animaux, n'associent pas d'*idées*, par la raison péremptoire que l'on ne peut associer ce qu'on n'a pas. Car l'*idée*, produit du travail effectué par l'esprit sur les images formées dans le cerveau en généralisant par l'abstraction ce que représentent ces images, — l'*idée*, dans l'acception pure de ce mot, est le privilège exclusif de l'homme.

Ces images, qui sont le reflet dans le cerveau, par l'intermédiaire des sens, du monde extérieur, sont communes à l'animal et à l'homme. Seulement elles restent, dans le premier, concrètes, particulières, locales, *hic et nunc*, sans qu'aucune abstraction lui permette de séparer l'être du phénomène, de généraliser ce qu'il perçoit et d'arriver ainsi à cette notion de l'universel qui résume ou du moins contient en germe toutes les notions abstraites.

Mais la formation des images dans le cerveau de l'animal n'en constitue pas moins une connaissance, parfois même une connaissance relativement étendue, quoique purement *sensitive* et dépourvue de tout élément intellectuel. C'est la confusion habituellement faite entre les deux ordres de connaissance, connaissance *sensitive* et connaissance *intellectuelle*, qui explique la tendance si prononcée, chez une foule d'esprits cultivés, à vouloir à toute force attribuer l'intelligence, autrement dit la raison, aux animaux.

---

1 — *Les Sens et l'Instinct chez les animaux*, édition française, p. 260.

L'instinct ne suffit pas à la psychologie de la bête. En outre de l'instinct proprement dit, elle est douée d'appétits, de passions et enfin, comme nous venons de le dire, d'une connaissance particulière et concrète de tous les objets et faits qui frappent ses sens.

Or, connaissance sensitive, passions, appétits même, instinct, elle a tout cela de commun avec l'homme, encore que dans des proportions différentes. L'instinct est manifeste en l'enfant de très bas âge et le domine seul au début ; mais à mesure que l'enfant grandit et que, l'éducation aidant, s'ouvre son intelligence, l'instinct perd une bonne partie de ce que gagne celle-là, sans toutefois disparaître jamais complètement. Quant aux appétits et aux passions, chacun sait assez que ce n'est que par l'énergie de la volonté appuyée du secours divin, que l'homme doué de raison et de libre arbitre, parvient à les surmonter et à les diriger, autrement dit à dompter la bête qui est en chacun de nous.

« Mon Dieu », chantait Racine :

> Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
> Je trouve deux hommes en moi :
> L'un veut que, plein d'amour pour toi,
> Mon cœur te soit toujours fidèle :
> L'autre à ta volonté rebelle,
> Se révolte contre ta loi !

C'est que l'homme est composé d'esprit et de matière, d'une intelligence et d'un corps substantiellement réunis en un seul être, mais où ces deux natures contraires sont en lutte perpétuelle l'une contre l'autre. Aussi saint Thomas d'Aquin, le grand maître de la philosophie scolastique, définit-il l'homme, après Aristote : un animal raisonnable, *animal rationale.* Le saint Docteur considère même l'animal comme un genre par rapport aux deux espèces, l'une raisonnable, l'autre sans raison.

Rationale et irrationale sunt differentiæ divisivæ animalis, diversas ejus species constituentes (Summa theologica, Pars 1ª, quæst. 77, a. 3) ; et un peu plus bas :

Homo, etsi conveniat in genere suo cum aliis animalibus, specie tamen differt (Ibid., Pars 1ª, quæst. 78, a. 3 ad primum).

On citerait maints et maints passages des écrits de l'Ange de l'Ecole, où les animaux sont toujours désignés avec une épithète : animalia *bruta*, par quoi il les distingue de l'homme : animal *rationale*.

C'est que, en effet, à ne considérer que son corps et indépendamment de l'esprit qui ne fait qu'un avec ce corps, l'homme est véritablement un animal, très supérieur sans doute en organisation aux plus parfaits des mammifères ; c'est au point qu'un anthropologiste matérialiste de renom a pu reconnaître qu'un véritable *abîme* sépare l'organisme de l'homme de celui des anthropoïdes les plus perfectionnés [1]. Il n'en reste pas moins que cet organisme si parfait ne doit sa supériorité sur celui de la bête la plus perfectionnée qu'à une différence de degré, ce degré eût-il la profondeur—ou la hauteur, comme on voudra—d'un abîme.

La vraie supériorité de l'homme est ailleurs.

Elle est dans cet esprit abstracteur et généralisateur, dans cette âme immatérielle, spirituelle, *subsistante* (pour employer le langage scolastique,) qui travaille sur les images matérielles formées dans le cerveau, pour en faire jaillir l'*idée.*

L'animal associe des images à l'aide desquelles il forme des apparences de jugements que Leibnitz appelait *empiriques*, et cela à l'aide d'une faculté dénommée par saint Thomas : Estimative *(Vis estimativa)*, par opposition à une faculté parallèle chez l'homme mais éclairée par l'intelligence et que le grand Docteur appelle : Cogitative *(Vis cogitativa)*. Il s'agit, chez l'animal, d'un jugement qui, à l'inverse du jugement de l'homme, est dépourvu de liberté.

1—Le professeur Topinard : *L'Anthropologie et la science sociale*, 1900. Paris, Masson.

Il en est qui agissent d'après un jugement fatal *(non libere)*, comme les bêtes *(animalia bruta)*. Ainsi la brebis voyant le loup juge qu'il faut fuir, mais cela par un jugement naturel et qui n'est point libre : car ce n'est point par raisonnement, mais par instinct naturel qu'elle juge cela [1].

Au contraire, en présence d'un danger, il peut arriver — et en fait il arrive souvent — que l'homme délibère en lui-même pour savoir s'il doit affronter le danger ou s'il doit tenter de l'éviter et de quelle manière.

A y regarder de près, tous les actes tenus pour intelligents chez les animaux sont explicables soit par motion instinctive, consécution et association d'images, jugements empiriques ; jamais par un jugement libre et raisonné.

Certains ne manqueraient point de présenter cette objection :

« Que savez-vous de ce qui se passe chez l'animal ? Il ne parle pas et ne peut vous renseigner sur ce qui se passe en lui. »

Eh ! C'est justement du fait qu'il ne parle pas que je suis en droit de conclure qu'il ne pense pas. S'il pensait, il éprouverait le besoin d'exprimer sa pensée, de la communiquer autour de lui. Il a un langage, cependant ; et l'on a voulu en conclure qu'il pense. On n'a pas remarqué que le langage des animaux est purement sensitif, qu'il n'exprime que des émotions, des passions ou des appétits, jamais des idées. Dira-t-on que c'est faute d'un organe approprié à la parole qu'il ne parle pas ? Mais certains oiseaux, notamment les perroquets, prononcent très nettement les paroles qu'ils entendent prononcer devant eux : ce n'est donc pas la conformation de leurs organes qui s'oppose à ce qu'ils parlent intelligemment. Or chacun sait que les paroles prononcées par un perroquet ne représentent chez lui aucune idée correspondante, et qu'elles ne sont pour lui que la reproduction par imitation de

---

1 — *Sum. theol.*, Pars Iª, quæst. 83, art. 1.

Quædam agunt, dit saint Thomas, *judicio sed non libero, sicut animalia bruta.* JUDICAT ENIM OVIS VIDENS LUPUM, EUM ESSE FUGIENDUM, *naturali judicio sed non libero :* QUIA NON EX COLLATIONE, *sed ex naturali instinctu hoc judicat.*

sons quelconques et sans signification. Aussi traite-t-on de psittacisme (*psittacus*, perroquet) le défaut des gens, plus particulièrement des enfants, qui répètent les mots qu'ils ont entendus, mais sans savoir ce qu'ils disent.

D'ailleurs si, empêché de produire des paroles articulées faute d'un organe approprié, l'animal pensait, élaborait des idées, il trouverait infailliblement moyen, par signes, gestes, mouvements, cris ou autrement, de communiquer ses idées et de se faire comprendre. Avant même que l'abbé de l'Epée eût créé une méthode de langage pour les sourds-muets, ceux-ci parvenaient, dans une mesure inférieure il est vrai, à exprimer leurs besoins, à faire connaître leurs pensées. D'ailleurs la facilité avec laquelle ils se sont prêtés à la méthode d'éducation inventée pour eux montre bien qu'il y avait en eux des idées qui ne demandaient qu'à être éveillées pour se manifester.

Que l'on essaye donc de créer, comme avait fait l'abbé de l'Epée, une méthode de langage pour les animaux, même pour ceux qui, suivant l'expression populaire, passent pour les plus « intelligents. » Les tentatives aussi patientes que persévérantes de Sir John Lubbock pour apprendre à son chien Van à lire et à compter, répondent, par leur radical insuccès, à tout nouvel essai que l'on voudrait tenter dans ce genre.

Il serait intéressant de reprendre un à un quelques-uns des faits rapportés sur divers animaux pour en conclure à leur intelligence, et de montrer comment l'intelligence proprement dite, la raison, en est étrangère. Des philosophes ont proposé d'accoler au substantif *intelligence* le qualificatif de *sensible* ou *sensitive*, et de concéder au grand public que les animaux possèdent une certaine intelligence, mais une intelligence purement sensitive. Cette transaction nous semble boiteuse ; nous pourrons quelque jour examiner pourquoi.

JEAN D'ESTIENNE.

La Nouvelle-France, décembre 1904.